

Zigzags d'un botaniste : [3ème partie]

Autor(en): **Favrat, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 18

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177155>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Zigzags d'un botaniste.

IV.

Allons, amis ! voici l'aurore,
Voici l'aurore à nos vitraux !

C'est dans le *chalet* d'Henri Durand. Les vitraux sont du luxe, mais la rime est parfois exigeante. Passons-lui ses vitraux, à Henri Durand, c'est un charmant poète, ... et partons. Ah ! mais, permettez, cher lecteur, que je vous présente à la caravane. Voici mon ami X., grimpeur des Alpes émérite, botaniste distingué, professeur, littérateur . . . et poète à ses heures ; puis M. B., jeune pharmacien de Dresde, et botaniste acharné ; puis votre serviteur ; enfin, le guide, Philippe, que nous appelons le *Neveu*, pour le distinguer de l'oncle Philippe, guide aussi dans l'occasion, et chasseur de chamois de son métier.

Il est quatre heures et demie. Si nous marchons bien et que nous ne prolongions pas les haltes, nous atteindrons le sommet du Mûveran vers dix heures. En remontant la gorge de l'Avançon, nous arrivons à la pierre aux chamois. C'est un bloc qui a longtemps servi de reposoir aux chasseurs ; si leur coup de carabine avait été heureux, ils y déposaient, sous une petite pierre, une pincée de poil de chamois, et les passants de regarder et de dire : « Ah ! l'oncle Philippe a fait bonne chasse, » ou bien : « Tiens, c'est M... de Frenières qui en a eu un. » Aujourd'hui, la pierre est recouverte, ou peu s'en faut, par le talus de la route que l'Etat de Vaud a fait construire pour l'exploitation de ses forêts. Aussi, jusqu'à ce que les chasseurs aient choisi une nouvelle pierre aux chamois, on ne pourra plus savoir, en passant par là, si l'oncle Philippe ou M... de Frenières *en ont eu un*. Et puis les chamois deviennent rares. En 1857, il est arrivé à l'oncle Philippe de laisser deux pincées de poil sur la pierre : ce jour-là il en avait eu deux, et il était redescendu des hauts rochers du Mûveran avec un poids de cent trente livres au moins sur les épaules, outre sa carabine, un sac de cuir et son bâton ferré.

Un peu plus haut, à l'endroit où la gorge se bifurque, nous gravissons un premier gradin, et nous arrivons sur le plateau de Pont-de-Nant, où le pharmacien commence à fourrager. Du train dont il y va, il aura bourré sa boîte avant d'arriver aux stations supérieures qui sont les plus intéressantes. Nous l'avertissons charitablement, mais c'est en vain : on ne saurait calmer un Allemand qui herborise pour la première fois dans les Alpes. Et notez qu'il arrive du St.-Bernard, où il a ravagé les dernières pelouses des chanoines en compagnie d'un autre pharmacien de Nassau ; vous voyez qu'aux botanistes aussi l'appétit vient... en broutant : le St.-Bernard l'a mis en goût, voilà tout.

Cependant nous montons péniblement les rapides gazons de la Larze, alpage isolé et perdu, sorte de socle ou de soubassement oblique, sur lequel paraît reposer

l'énorme pyramide du Mûveran. Dans la halte que nous faisons au haut des gazons, une discussion s'engage sur le sens du mot *Larze* : j'émetts l'opinion que ce mot n'était qu'une fusion de l'article de *arze*, qui signifie, je crois, une sorte de sapin, le sapin rouge, dans le langage populaire de quelques localités, à preuve l'expression *seille d'arze*, employée à Lausanne. Mais mon ami le professeur n'est pas convaincu, et le guide hoche la tête d'un air de doute. L'Allemand, lui, soutient que *la larze* n'est autre chose que le *larix* des latins, c'est-à-dire *le mélèze*.

Nous vidons le débat par un compromis : il est décidé que le sapin rouge et la larze sont peut-être la même plante ; le procès est jugé, et chacun garde ses frais d'étymologie. Mais le guide se lève et reprend sa place en tête de la colonne. Nous abordons les régions désolées, pourtant des plantes croissant isolément, se montrent encore en grand nombre et des îlots de verdure apparaissent çà et là. Nous longeons la base d'énormes rochers, déchirés et abrupts, coupés de couloirs d'une déclivité effrayante. Le pharmacien ouvre de grands yeux et son pas est moins sûr ; d'ailleurs ses jambes se souviennent du Saint-Bernard dont il est arrivé la veille à pied, et il commence à éculer sa chaussure. Toutefois il herborise toujours ; il en veut surtout au lin des Alpes et à la gentiane des neiges dont les derniers îlots sont émaillés. Il a déjà foulé deux fois sa récolte, *à cause de faire de la glace*, il lui reste encore un peu de place en effet ; mais le lin des Alpes n'aura plus un pétale quand il le tirera de sa boîte.

Pour monter au Mûveran, il faut prendre la sommité à revers, du côté du sud-est, et franchir dans ce but l'arrête ou la *frête* de saille, sorte de col élevé dans une dépression de la chaîne. On arrive à la frête de saille après avoir franchi les nombreux couloirs qui descendent du sommet, et gravi un vaste *glacier*, ou pente de pierres roulantes. Le guide va toujours de son pas sûr et uniforme ; seulement il déclare qu'il préfère le roc vif à ces « coquines de pierres. » Le pharmacien est encore au bas du glacier que nous atteignons déjà la frête ; cependant, quand il voit le guide ouvrir le sac aux vivres, il reprend courage et lutte en désespéré contre les coquines de pierres qui lui font faire un pas en arrière sur deux en avant.

Je suis assis jambe de-çà, jambe de-là, sur l'arête de la montagne, un pied sur le canton de Vaud, l'autre sur le Valais ; position élevée, car nous sommes déjà à huit mille pieds. Le pharmacien arrive enfin haletant, pour prendre sa part d'une réfection tout alpestre, sauf un petit vin blanc de Bex, que nous n'échangerions pas contre tous les Bordeaux du monde. Le pauvre homme déclare qu'il a bien assez de Mûveran comme ça, et nous le croyons sur parole, car il nous paraît éreinté. Nous le laissons donc sur l'arête avec des vivres pour quatre heures ; il herborisera le revers valaisan, où il y a quelques jolies plantes, et se reposera tout à son aise. Pour nous, nous poursuivons notre ascension en pré-

nant à droite à travers deux petits *névés* assez rapides, où le pied a de la peine à mordre, car le soleil ne les a pas encore ramollis. Je cueille autour de ces neiges et sur les rochers qui les dominent les derniers représentants de la végétation herbacée : la violette et la campanule du Mont-Cenis, la saxifrage à feuilles planes, et une petite graminée. Plus haut, ce ne sont plus que des rochers horriblement tourmentés, fissurés, rompus, et devenus raboteux par l'action corrosive des neiges et des pluies. Enfin, le guide signale le sommet, et nous l'atteignons en effet après avoir grimpé plutôt que marché le long de corniches étroites et raides, ou d'affreux couloirs où nous retrouvons les coquines de pierres. Nous sommes à plus de dix mille pieds d'élévation, selon la carte fédérale, et le panorama qui se déroule autour de nous est immense. La haute chaîne valaisanne se présente admirablement, tandis que les Alpes bernoises, vues d'enfilade, ne nous offrent qu'une perspective de profils confus. Au nord-est, à quinze-cents pieds au-dessous de nous, le glacier de Plan-Névé brille d'un éclat bleuâtre. Nous y faisons rouler quelques blocs à grand renfort de bras, ce qui produit un fracas superbe représenté par l'écho de ces froides solitudes. Mais l'air est extrêmement vif : un vent qui vous siffle aux oreilles, comme une aigre bise de mars, et nous sommes au six août. On achève le petit vin blanc, un demi-verre à chacun, et l'on redescend.

La descente offre toujours peu d'intérêt, et elle est généralement plus désagréable, soit à cause des pierres roulantes, soit à cause de la fatigue qui commence à se faire sentir. Redescendus sur la frête de Saille, nous y trouvons le pharmacien herborisant encore, en pantalon et en paletot, mais sans liège, ni gilet : il les a étendus au soleil pour les faire sécher, de sorte qu'il ressemble un peu à certains chefs d'insulaires, qui portent à cru les habits qu'ils ont troqués, et même des uniformes, comme les soldats de l'ex-empereur Soult. Toujours est-il que notre Allemand est pratique, et que si ses compatriotes l'étaient autant que lui, on verrait du nouveau en Allemagne, avant qu'il fût longtemps.

Le reste de la descente n'offre plus aucun intérêt ; la fatigue l'emporte et personne n'herborise plus. A la Larze, nous prenons du lait chaud, ce qui nous alourdit encore ; mais dès que nous retrouvons les sentiers moins raides de Pont-de-Nant, nous reprenons du jaret et nous rentrons triomphants au chalet M... Le pharmacien et sa boîte sont bourrés de plantes au-delà de toute expression.

Cher lecteur, bonsoir. Un autre jour, nous irons au Valais.

L. FAVRAT.

La farine de longue vie.

Nous pensons rendre service à nos lecteurs en leur enseignant le moyen de prévenir, de guérir leurs maladies, et de devenir

fort vieux, exempts d'infirmités. Chacun sait que Mathusalem parvint à un âge très avancé, mais on ignorait jusqu'à ce jour à quel artifice cet estimable et noble vieillard dut de se conserver si longtemps à sa famille ; or, on vient de découvrir dans les ruines de Ninive quelques journaux de son époque, qui relatent à l'article *fait divers* cet exemple de longévité ; de ces renseignements il appert que cet auguste personnage déjeûnait chaque matin avec une bouillie d'une délicieuse farine, qu'il prenait en guise de café au lait ; grâce à ce régime, Mathusalem vécut 969 ans. Ces mêmes journaux nous apprennent que, lorsque Jonas, poussé par une malencontreuse curiosité, s'aventura si imprudemment dans le ventre d'une baleine, ce fut à une petite provision de cette même délicieuse farine, qu'il dut de résister aux sucs corrosifs de l'estomac du cétaqué, et qu'il fut rendu à la lumière et à ses nombreux amis, après un séjour de trois fois vingt-quatre heures dans cette triste résidence ; c'est du moins ce qu'il se plaisait à reconnaître avec une franchise qui honore cet homme de bien. — Il est permis de croire que, si l'imprévoyant Job, au lieu de dissiper son patrimoine en folles prodigalités, eût su se réserver quelque monnaie, il ne serait pas mort si misérablement sur un paillason au milieu de ses locataires éplorés ; nul doute qu'il eût guéri à l'aide de cette délicieuse farine, dont la composition était perdue pour nous, lorsque le célèbre docteur Blagstone la retrouva. Ce savant médecin, appelé en consultation auprès d'un malade chez les Bochismans, fut admirablement traité par ses collègues de l'endroit ; on servit à dîner un filet de Hottentot, sauce printannière, d'une succulence telle, qu'il en fut ravi ; il apprit alors que les Hottentots, perdrix de ces pays sauvages, devaient cette finesse de fumet, cet embonpoint modéré, à leur mode d'alimentation, basée sur une certaine farine, dite de santé ; c'est aussi à cela qu'ils doivent cette perfection de formes qui distingue cette race élégante ; les Hottentots sont exempts de maladies, et ils seraient peut-être immortels, s'ils n'étaient un peu mangés par leurs voisins antropophages, et par les lions du désert, qui présentent beaucoup leur chair. Le savant docteur Blagstone n'eût de repos que lorsqu'il eût en sa possession la recette de la précieuse farine, qui prolonge la vie en conservant la santé ; il corrompit à l'aide d'un vieux miroir une non moins vieille cuisinière et revint en Europe avec le secret. C'est de ce moment que date la guérison de la marquise de Brétan, rendue célèbre par 50 ans d'insomnie et d'aliénation d'estomac ; la marquise a repris ses visites : un dîner splendide, dont la farine faisait les frais, célébra ce beau jour. Le Juif errant, qui commençait à baisser visiblement, s'est mis à cette nourriture ; dès lors, il a repris sa vivacité, et cette délicieuse denrée le maintient dans un état de fraîcheur qui fait plaisir à voir ; il court par tous les temps, et n'a pas eu la grippe. — Aujourd'hui chacun connaît les guérisons innombrables opérées par cet aliment ; c'est à tel point qu'en général on ne meurt plus ; si quelques personnes meurent encore par-ci par-là, c'est par attachement pour une vieille habitude, enracinée dans nos mœurs ; d'autres sont des individus stipendiés par des maisons rivales, à seule fin de porter préjudice à ce délicieux produit. Ce réconfortant précieux, cette farine de longue vie guérit toutes les infirmités en facilitant la circulation des esprits semi-fluides du ventricule de l'omoplate à la caroncule et réciproquement de la caroncule au ventricule, en liquéfiant les humeurs épaissies et condensées dans les conduits multiformes qu'elles obstruent, s'opposant ainsi au dégoût de la bile noire et à la physconie des bronches intestinales, dont l'intégrité est si nécessaire à l'harmonie de nos fonctions. — L'action de cette farine ne se borne pas à l'homme ; elle s'étend aux animaux. Ici trouve sa place un petit extrait des guérisons, n° 102,565 1/4. L'autruche du jardin des plantes, ayant dans un moment de distraction avalé par mégarde un revolver à huit coups, chargé à balles, allait périr ; les hommes de l'art appelés sur-le-champ, prescrivirent les digestifs les plus énergiques, tels que le verre cassé, les tessons de bouteilles, qui sont l'anisette de ces volatiles, tout inutilement ; la malade, l'œil déjà vitreux, allait succomber,